

ÉCHEC DE NOTRE ENSEIGNEMENT DU FRANÇAIS

par Jean-Paul Desbiens

« Nous sommes fièrement vaincus, archivaincus de cœur et d'esprit! Nous jouissons comme des vaincus et nous travaillons comme des vaincus. Nous rions, nous pleurons, nous aimons, nous spéculons, nous écrivons et nous chantons comme des vaincus. Toute notre vie intellectuelle et morale s'explique par ce seul fait que nous sommes de lâches et déshonorés vaincus. »

Léon Bloy

1. La langue jouale

Le 21 octobre 1959, André Laurendeau publiait une *Actualité* dans *Le Devoir*, où il qualifiait le parler des écoliers canadiens-français de « parler joual ». C'est donc lui, et non pas moi, qui a inventé ce nom. Le nom est d'ailleurs fort bien choisi. Il y a proportion entre la chose et le nom qui la désigne. Le mot est odieux et la chose est odieuse. Le mot joual est une espèce de description ramassée de ce que c'est que le parler joual : parler joual, c'est précisément dire joual au lieu de cheval. C'est parler comme on peut supposer que les chevaux parleraient s'ils n'avaient pas déjà opté pour le silence et le sourire de Fernandel.

Nos élèves parlent joual, écrivent joual et ne veulent pas parler ni écrire autrement. Le joual est leur langue. Les choses se sont détériorées à tel point qu'ils ne savent même plus déceler une faute qu'on leur pointe du bout du crayon en circulant entre les bureaux. « L'homme que je parle », « nous allons se déshabiller », etc... ne les hérisse pas. Cela leur semble même élégant. Pour les fautes d'orthographe, c'est un peu différent; si on leur signale du bout du crayon une faute d'accord ou l'omission d'un *s*, ils savent encore identifier la faute. Le vice est donc profond : il est au niveau de la syntaxe. Il est aussi au niveau de la prononciation : sur vingt élèves à qui vous demandez leur nom, au début d'une classe, il ne s'en trouvera pas plus de deux ou trois dont vous saisirez le nom du premier coup. Vous devrez faire répéter les autres. Ils disent leur nom comme on avoue une impureté.

Le joual est une langue désossée : les consonnes sont toutes escamotées, un peu comme dans les langues que parlent (je suppose, d'après certains disques) les danseuses des Îles-sous-le-Vent : oula-oula-alao-alao. On dit : « chu pas apable », au lieu de : je ne suis pas capable; on dit : « l'coach m'enweille cri les mit du gôleur », au lieu de : le moniteur m'envoie chercher les gants du gardien, etc. Remarquez que je n'arrive pas à situer phonétiquement le parler joual. Le joual ne se prête pas à une fixation écrite. Le joual est une décomposition; on ne fixe pas une décomposition, à moins de s'appeler Edgar Poe. Vous savez : le conte où il parle de l'hypnotiseur qui avait réussi à *geler* la décomposition d'un cadavre. C'est un bijou de conte, dans le genre horrible.

Cette absence de langue qu'est le joual est un cas de notre inexistence, à nous, les Canadiens français. On n'étudiera jamais assez le langage. Le langage est le lieu de toutes les significations. Notre inaptitude à nous affirmer, notre refus de l'avenir, notre obsession du passé, tout cela se reflète dans le joual, qui est vraiment notre langue. Je signale en passant l'abondance, dans notre parler, des locutions négatives. Au lieu de dire qu'une femme est belle, on dit qu'elle n'est pas laide; au lieu de dire qu'un élève est intelligent, on dit qu'il n'est pas bête; au lieu de dire qu'on se porte bien, on dit que ça va pas pire, etc.

J'ai lu dans ma classe, au moment où elle est parue, l'*Actualité* de Laurendeau. Les élèves ont reconnu qu'ils parlaient joual. L'un d'eux, presque fier, m'a même dit : « On est fondateur d'une nouvelle langue! » Ils ne voient donc pas la nécessité d'en changer. « Tout le monde parle comme ça », me répondaient-ils. Ou

encore : « On fait rire de nous autres si on parle autrement que les autres »; ou encore, et c'est diabolique comme objection : « Pourquoi se forcer pour parler autrement, on se comprend ». Il n'est pas si facile que ça, pour un professeur, sous le coup de l'improvisation, de répondre à cette dernière remarque, qui m'a véritablement été faite cet après-midi-là.

Bien sûr qu'entre jouaux, ils se comprennent. La question est de savoir si on peut faire sa vie entre jouaux. Aussi longtemps qu'il ne s'agit que d'échanger des remarques sur la température ou le sport; aussi longtemps qu'il ne s'agit de parler que du cul, le joual suffit amplement. Pour échanger entre primitifs, une langue de primitifs suffit; les animaux se contentent de quelques cris. Mais si l'on veut accéder au dialogue humain, le joual ne suffit plus. Pour peindre une grange, on peut se contenter, à la rigueur, d'un bout de planche trempé dans de la chaux; mais, pour peindre la Joconde, il faut des instruments plus fins.

On est amené ainsi au cœur du problème, qui est un problème de civilisation. Nos élèves parlent joual parce qu'ils pensent joual, et ils pensent joual parce qu'ils vivent joual, comme tout le monde par ici. Vivre joual, c'est rock'n'roll et hot-dog, party et balade en auto, etc. C'est toute notre civilisation qui est jouale. On ne réglera rien en agissant au niveau du langage lui-même (concours, campagnes de bon parler français, congrès, etc.) C'est au niveau de la civilisation qu'il faut agir. Cela est vite dit, mais en fait, quand on réfléchit au problème, et qu'on en arrive à la question : « quoi faire? », on est désespéré. Quoi faire? Que peut un instituteur, du fond de son école, pour enrayer la déroute? Tous ses efforts sont dérisoires. Tout ce qu'il gagne est aussitôt perdu. Dès quatre heures de l'après-midi, il commence à avoir tort. C'est toute la civilisation qui le nie; nie ce qu'il défend, piétine ou ridiculise ce qu'il prône. Je ne suis point vieux, point trop grincheux, j'aime l'enseignement, et pourtant, je trouve désespérant d'enseigner le français.

Direz-vous que je remonte au déluge si je rappelle ici le mot de Bergson sur la nécessité d'un supplément d'âme? Nous vivons joual par pauvreté d'âme et nous parlons joual par voie de conséquence. Je pose qu'il n'y a aucune différence substantielle entre la dégradation du langage et la désaffection vis-à-vis des libertés fondamentales que révélait l'enquête du *Maclean's*, parue au mois d'octobre 1959. Quand on a renoncé aux libertés fondamentales, comme il semble que la jeunesse a fait, en pratique, sinon en théorie (le mot liberté est toujours bien porté), on renonce facilement à la syntaxe. Et les apôtres de la démocratie, comme les apôtres du bon langage, font figure de doux maniaques. Nos gens n'admirent que machines et technique; ils ne sont impressionnés que par l'argent et le cosu; les grâces de la syntaxe ne les atteignent pas. Je me flatte de parler un français correct; je ne dis pas élégant, je dis correct. Mes élèves n'en parlent pas moins joual : je ne les impressionne pas. J'ai plutôt l'impression que je leur échappe par moments. Pour me faire comprendre d'eux, je dois souvent recourir à l'une ou l'autre de leurs expressions jouales. Nous parlons littéralement deux langues, eux et moi. Et je suis le seul à parler les deux.

Quoi faire? C'est toute la société canadienne-française qui abandonne. Ce sont nos commerçants qui affichent des raisons sociales anglaises. Et voyez les panneaux-réclames tout le long de nos routes. Nous sommes une race servile. Nous avons eu les reins cassés, il y a deux siècles, et ça paraît.

Signe : le gouvernement, via divers organismes, patronne des cours du soir. Les cours les plus courus sont les cours d'anglais. On ne sait jamais assez d'anglais. Tout le monde veut apprendre l'anglais. Il n'est évidemment pas question d'organiser des cours de français. Entre jouaux, le joual suffit. Nous sommes une race servile. Mais qu'est-ce que ça donne de voir ça? Voir clair et mourir. Beau sort. Avoir raison et mourir.

Signe : la comptabilité s'enseigne en anglais, avec des manuels anglais, dans la catholique province de Québec, où le système d'enseignement est le meilleur au monde. L'essentiel c'est le ciel, ce n'est pas le français. On peut se sauver en joual. Dès lors...

Joseph Malègue dit quelque part (je sais où, mais je ne veux pas paraître pédant. On peut avoir du génie et être modeste) : « En un danger mortel au corps, les hommes tranchent tout lien, bouleversent vie, carrière, viennent au sanatorium deux ans, trois ans. Tout, disent-ils, plutôt que la mort ». N'en sommes-nous

pas là? Quoi faire? Quand je pense (si toutefois je pense), je pense liberté; quand je veux agir, c'est le dirigisme qui pointe l'oreille. Il n'est d'action que despotique. Pour nous guérir, il nous faudrait des mesures énergiques. La hache! la hache! c'est à la hache qu'il faut travailler :

- a) contrôle absolu de la radio et de la TV (sic). Défense d'écrire ou de parler joual [...];
- b) destruction, en une seule nuit, par la police provinciale (la Pépée à Laurendeau), de toutes les enseignes commerciales anglaises ou jouales;
- c) autorisation, pour deux ans, de congédier tout fonctionnaire, tout ministre, tout professeur, tout curé qui parle joual.

On n'en est pas aux nuances. Mais cela ne serait pas encore agir au niveau de la civilisation. Ferons-nous l'économie d'une crise majeure? Ferons-nous l'économie d'un péril mortel, qui nous réveillerait, mais à quel prix?

2. Un remède au niveau de la civilisation : un mot vaut bien une truite

C'est au niveau de la civilisation qu'il faut agir. Or la publicité commerciale est un fait de civilisation. C'est donc là qu'il faut frapper. Nous parlerons français aussitôt, mais pas avant, qu'il sera *snob* de parler français, et honteux de parler joual. Je veux dire que nous parlerons français quand la radio et la télé parleront français, la télé surtout. Par entraînement, par snobisme, par la séduction du beau, par science, par tout cela ensemble, nous parlerons français aussitôt que tout nous parlera français à la télé et à la radio. La grande école universelle moderne, c'est la publicité. Le grand maître d'école, c'est l'annonceur commercial. Gagnons la publicité, contraignons la publicité, et tout est sauvé. Voilà où il faut frapper.

Mgr Gosselin me faisait un jour remarquer que nos compatriotes de l'Ouest ont bien plus besoin de catalogues de *Chez Dupuis*¹ que de livres français usagés, ou même de manuels de classe. Nos gens diront « portière d'automobile » et non « porte de char » quand tous les fabricants et tous les annonceurs diront portière. Nos gens ne songeraient pas à dire « king size » si on leur avait dit tout de suite « format géant », ou quelque chose du genre.

On pourrait aligner des centaines d'exemples. Ce n'est pas le lieu de le faire. Monsieur Gérard Dagenais s'en occupe.

Il est question d'un *Office provincial de la linguistique*. J'en suis. LA LANGUE EST UN BIEN COMMUN, et c'est à l'État comme tel de la protéger. L'État protège les originaux, les perdrix et les truites. On a même prétendu qu'il protégeait les grues. L'État protège les parcs nationaux, et il fait bien : ce sont là des biens communs. LA LANGUE AUSSI EST UN BIEN COMMUN, et l'État devrait la protéger avec autant de rigueur. Une expression vaut bien un original, un mot vaut bien une truite.

L'État québécois devrait exiger, par loi, le respect de la langue française, comme il exige, par loi, le respect des truites et des originaux. L'État québécois devrait exiger, par loi, le respect de la langue française par les commerçants et les industriels, quant aux raisons sociales et quant à la publicité. Sauf erreur, les industries et les commerces importants doivent, un moment ou l'autre, se présenter devant le gouvernement pour un enregistrement ou une reconnaissance légale. C'est là que le gouvernement devrait les attendre. « Nommez-vous et annoncez-vous en français, ou bien je ne vous reconnais pas », pourrait-il leur dire en substance. Et alors, on n'aurait plus de Thivierge Electrique, de Chicoutimi Moving, de Turcotte Tire Service, de Rita's Snack Bar, etc. Si seulement ce deux domaines, réclame commerciale et raisons sociales, étaient surveillés avec autant de soin que le parc des Laurentides, la langue serait sauvée par ici. Mais le gouvernement sera-t-il assez *réaliste* pour agir en ce sens? On peut être *pratique* et manquer de réalisme; arrivera-t-il enfin un gouvernement qui ne se contentera pas d'être pratique, c'est-à-dire dupe, en fin de

¹ Grand magasin québécois fondé par Nazaire Dupuis en 1868 et fermé officiellement en 1978.

compte, mais qui sera réaliste? Qui nous dira tout le mal que les *pratiques* nous ont fait, par manque de réalisme?

Les congrès, les concours de bon langage, les campagnes sont pratiquement inefficaces. Seul l'État, gardien du bien commun, peut agir efficacement au niveau de la civilisation. C'est à la civilisation de supporter la culture. L'État a la loi et la force pour lui. Nous, les instituteurs, nous n'avons que raison. C'est si peu de chose, avoir raison; ça ne sert qu'à mourir. Je suis un peu lugubre, n'est-ce pas?

3. Une équivoque à éviter

Il ne faudrait pas penser qu'en pourchassant le joul, les éducateurs cherchent à dépersonnaliser notre français canadien, pour le convertir arbitrairement en du français parisien, ou du français de la NRF². Je vous cite un paragraphe, auquel je souscris entièrement, du *Programme d'études des écoles secondaires de la province de Québec*, édition 1958, p. 91 : « *Le français s'est imprégné, durant trois siècles et demi, de la vie canadienne. Il y a nécessité de le nourrir à sa source européenne et de suivre son évolution en France, mais sans négliger l'apport canadien légitime ni l'adaptation que le milieu impose à toute langue* ». En fils soumis de mon Père le Département de l'Instruction publique et de ma Mère la Commission scolaire, il me fait plaisir de déclarer que ce paragraphe est parfait : il tranche tout débat. Vous voyez que j'ai bon naturel. Un bon paragraphe, c'est un bon paragraphe. Nous, les éducateurs, nous savons qu'il existe telle chose qu'un apport canadien légitime. Nous ne sommes pas des chicaneurs. Dieu veuille que nous en venions un jour à figoler. Pour l'instant, le feu est à la maison. *Primo vivere*³ s'applique ici également. Je veux bien que mes élèves disent *poudrerie* pour désigner une tempête de neige; ou *bordée de neige*, bien que bordée soit un terme de marine; je ne me suicide pas quand ils *débarquent* de l'autobus, ou *embarquent* dans le train, bien que débarquer et embarquer doivent rigoureusement ne se dire qu'en parlant de barque, etc. Sauf erreur, le *Rapport Massey* consacre de judicieuses remarques à ce sujet.

Je me souviendrai toujours de ce paysan du Lac-Saint-Jean, à qui je demandais si l'autobus du Lac et l'autobus de Québec se rencontraient bien à l'heure indiquée à l'horaire. « Mon Frère, ils se rencontrent bride à bride. » Une comparaison aussi juteuse eût réjoui Montaigne, qui ne souhaitait rien tant que de parler le français des Halles de Paris.

C'est le moment de régler son compte à une objection qu'on a faite à ceux qui s'attaquaient au joul. Voici comment monsieur Roland Girard formule la chose dans *Le Travailleur* de Worcester, Massachusetts, le 31 mars 1960 : « *Juste au moment où le vieux mythe du French Canadian Patois commence à perdre de l'emprise sur la pensée des Anglo-Saxons, nos cousins du Canada français lui ont trouvé un remplaçant tout à fait pittoresque : le parler joul* ».

« *Parler joul ou ne pas parler joul, voilà le nouveau sujet de débat chez les dilettantes canadiens-français. Peu importe l'impression que l'on fasse à Toronto, New York ou Paris, pourvu qu'on puisse prouver que la langue du Québécois n'est pas le français, mais bien le joul. La bataille du joul est typique des querelles du Canada français. De l'autre côté de la (sic) quarante-cinquième parallèle, on s'exerce à une quatrième vertu théologale : le dénigrement. Parce que les étudiants de Montréal et de Québec ne parlent pas un français d'académicien, on s'empresse de les taxer de parler joul.* »

Je n'ai pas envie de commenter longuement ces deux paragraphes. On n'en finirait plus. Je dis seulement que je me moque bien de ce que diront ou ne diront pas les Torontois (premier prix : une semaine à Toronto; deuxième prix : deux semaines à Toronto; troisième prix : trois semaines à Toronto). Parlons-nous joul, oui ou non? Si nous parlons joul, cessons de faire les autruches. Il faut en guérir. Et pour en guérir, il

² Le sigle NRF signifie *Nouvelle revue française*, fondée en 1908 par de jeunes écrivains français avides de changement et de littérature hautement intellectuelle.

³ Expression latine qui signifie *vivre d'abord*.

faut accepter le diagnostic. On ne peut tout de même pas faire du porte-en-porte. Il faut utiliser la voix publique. Sale oiseau, celui qui refuse de nettoyer son nid, parce que des voisins risquent de le regarder faire.

4. Au Canada, taire de nos ailleux

J'avais déjà publié dans *Le Devoir* trois ou quatre lettres assez élaborées, auxquelles de nombreux lecteurs avaient fait écho de façon ininterrompue pendant cinq mois, quand on s'aperçut tout à coup que le Canada avait le front sein (cachez ce sein que je ne saurais voir) de flocons glorieux. Ce fut un beau tapage.

J'avais eu l'idée de faire écrire la première strophe de notre hymne national par mes élèves (11^e année commerciale), suivi en cela par plusieurs titulaires de 10^e et 11^e années scientifiques. Le résultat de cette enquête-éclair fut affligeant au-delà de toute attente. Nous, les professeurs, nous nous attendons à peu près à n'importe quoi, en fait d'orthographe; mais là, vraiment, nous fûmes démontés. À titre documentaire, je reproduis ici un relevé de la version joual de notre *Ô Canada*.

<i>Au Canada (11^e)</i>	<i>Il s'est porté la croix (8^e)</i>
<i>Taire... (8^e)</i>	<i>Ton histoire est une épépée (8^e)</i>
<i>de nos ailleux (11^e)</i>	<i>ton histoire est tu épépée (8^e)</i>
<i>Ton front est sein (9^e)</i>	<i>Des plus brillantes histoires (11^e)</i>
<i>ton front est sain (11^e)</i>	<i>des plus brillants espoirts (11^e)</i>
<i>ton front des sains (10^e)</i>	<i>Et cavaleurs (10^e)</i>
<i>ton front essaim de fleurons (8^e)</i>	<i>de froid trempé (9^e)</i>
<i>ton front est sein de flocons (9^e)</i>	<i>de voir trembler (11^e)</i>
<i>De fleurs en glorieux (11^e)</i>	<i>de foi tremper (10^e)</i>
<i>et fleuri glorieux (10^e)</i>	<i>de foie trempler (11^e)</i>
<i>de fleurs en orieux (10^e)</i>	<i>de voix tremblé (9^e)</i>
<i>de fleurs à glorieux (8^e)</i>	<i>de foie trempé (8^e)</i>
<i>Quand on passe (10^e)</i>	<i>de foi tremblée (11^e)</i>
<i>car nos pas (8^e)</i>	<i>de foie tremblay (11^e)</i>
<i>quand qu'on part (9^e)</i>	<i>Protégera nos foyers et nos vœux (11^e)</i>
<i>quand ton pas (10^e)</i>	<i>ton foyer et ton bras (10^e)</i>
<i>quand on pense (11^e)</i>	<i>nos foyers et nos cœurs (8^e)</i>
<i>car ton corps, c'est porter l'épée (9^e)</i>	<i>nos fois et nos droits (9^e)</i>
<i>ces porter l'épée (10^e)</i>	

Candide commentait : « *Il n'y a pas lieu de s'indigner. Mais, peut-être, faudrait-il s'étonner un peu et commencer à se poser des questions? Taire de nos ailleux a peut-être un sens caché. Et cavaleurs de foi tremblée, serait-ce nous?* »

Je crois bien que ce fut à partir de ce moment-là que l'ensemble du corps professoral de la province de Québec commença de réagir. Je tenais la preuve que la tribune la mieux située d'où parler à l'ensemble des professeurs de la Province, ce n'est pas la revue bleue appelée *Instruction publique*, mais *Le Devoir*. Tout le monde lit *Le Devoir* chez les enseignants mâles, tandis que personne ne lit sérieusement *L'instruction publique*. [...]

Je reçus, via *Le Devoir*, une lettre d'une institutrice me blâmant d'avoir ridiculisé mes élèves à la face de la Province au lieu de leur avoir « expliqué les belles paroles de notre hymne national ». L'objection n'était pas sérieuse. Je répondis, via *Le Devoir* toujours, que j'avais songé, bien avant qu'elle me le suggère, à expliquer l'*Ô Canada* à mes élèves. Je poursuivais : « Un professeur normal a ce réflexe normal, en face d'une ignorance aussi flagrante que celle que révélait l'expérience, d'aller à la racine du mal : l'incompréhension. J'ai donc expliqué la première strophe de l'*Ô Canada* devant tous les élèves réunis dans la salle. Je compte faire le même travail à propos de la seconde strophe : celle où l'on rencontre le "il est né

d'une race fière" ... Je prévois cependant que j'aurai du mal à établir que nous descendons d'une race fière : il nous en reste si peu, de la fierté ».

La réaction de mademoiselle l'Institutrice est caractéristique d'une mentalité d'assiégés. C'est Gérard Pelletier qui notait la chose, un jour, dans *Cité Libre*. (Quelles lectures vous avez, mon petit Frère, quelles lectures!) : quiconque, au Québec, se mêle d'écrire autre chose que deux et deux égalent quatre, est un sale oiseau, un qui-salit-son-nid. Au pays des assiégés, le monolithisme est de rigueur. Quiconque ne pense pas comme tout le monde prend automatiquement l'allure d'un espion à solde, d'un cinquième colonnard, d'un gros méchant loup dont les fillettes doivent se garer soigneusement.

5. Absence d'éducation patriotique

On parle de faiblesse en français. L'explication est incomplète. Il faudrait parler de l'absence presque complète d'éducation civique et patriotique dans nos écoles, depuis une vingtaine d'années; et encore, de l'incompétence et de l'irresponsabilité d'une grande partie de notre personnel enseignant; et enfin, de l'incompétence et de l'irresponsabilité du Département de l'Instruction publique. Mais il faudrait être anticlérical, au moins, pour mettre en cause le Département. Nous avons donc le meilleur système d'enseignement au monde. Le mémoire de la J.O.C. ne le laisse pas voir; n'importe. Nous sommes cent cinquante ans en avance des autres pays, quant à l'essentiel (qui est le ciel), n'est-ce pas? La preuve que tout va bien, c'est que nous n'avons pas connu de querelles scolaires depuis 1867. Autre preuve : le Conseil de l'Instruction publique se réunit tous les cinquante-deux ans seulement. La dernière réunion avant celle de cette année remontait à 1908. Ils se réunissent pour se fêter mutuellement. Apothéose d'eux-mêmes par eux-mêmes. Mais nous avons des programmes de cauchemar et des manuels incroyables. Essayez de mettre la main sur les Notions essentielles de philosophie de Verhelst; vous allez voir ce que peut faire un chanoine belge qui se met à suer de la philosophie pour la gloire de Dieu (évidemment) et le salut des âmes (évidemment).

L'enquête sur l'*Au Canada* a révélé qu'il ne se faisait plus d'éducation patriotique dans les écoles. Je crois que cette enquête en aura réveillé plusieurs. Je tiens la preuve qu'un peu partout dans la province de Québec, on s'est mis à faire écrire et à expliquer notre hymne national. C'est un début. Je tenais également la preuve, je veux le répéter, que *Le Devoir* est le meilleur moyen d'atteindre rapidement l'ensemble du corps professoral québécois. [...]

On parle joual; on vit joual; on pense joual. Les rusés trouveront à cela mille explications; les délicats diront qu'il ne faut pas en parler; les petites âmes femelles diront qu'il ne faut pas faire de peine aux momans. Il est pourtant impossible d'expliquer autrement un échec aussi lamentable : le système a raté.

DESBIENS, Jean-Paul. *Les insolences du Frère Untel*, Montréal, Les Éditions de l'Homme, 1960, p. 24 à 36.